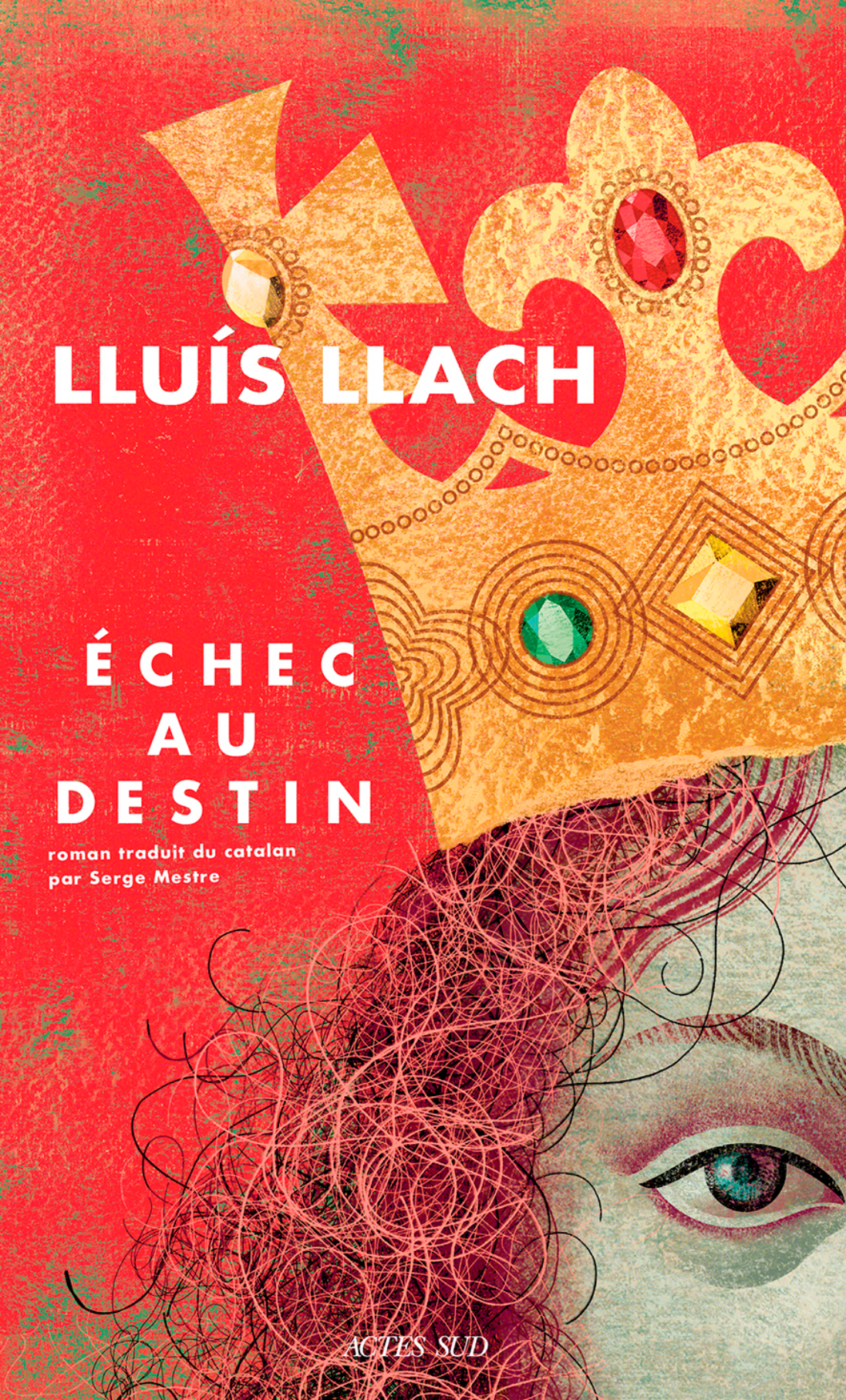
LLUÍS LLACH

ÉCHEC AU DESTIN

roman traduit du catalan
par Serge Mestre



ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LES YEUX FARDÉS (prix Méditerranée étranger 2016, prix des Lecteurs du Var 2016), Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1463.
LES FEMMES DE LA PRINCIPAL, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1620.
LE THÉÂTRE DES MERVEILLES, Actes Sud, 2019 ; Babel n° 1810.

Ouvrage traduit avec le concours de l'Institut Ramon Llull

institut ramon llull

Titre original :
Escac al destí
Éditeur original :
Univers, Barcelone
© Lluís Llach, 2020

Illustration de couverture : © Anna et Elena Balbusso, 2022

© ACTES SUD, 2022
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-16513-0

LLUÍS LLACH

Échec au destin

roman traduit du catalan
par Serge Mestre

ACTES SUD

FAMILLE ROYALE DE MAGENS

Alsàs d'Albir, *fondateur du royaume de Magens.*
Ebrard, *fils d'Alsàs et actuel roi de Magens.*
Alaís de Cres, *première épouse d'Ebrard, mère d'Orenç.*
Bal de Guifort, *seconde épouse d'Ebrard, mère de Jan et d'Ínian.*
Jan, *prince héritier du trône de Magens.*
Ínian, *prince. Second fils de la lignée des Albir.*
Orenç, *prêtre. Fils bâtard d'Ebrard et chanoine de la chapelle royale du château, résidence de la famille royale.*

Le royaume de Magens est composé de quatre comtés, celui de Corn, celui de Quer, celui d'Esdràs et celui de Maràs. Il est flanqué, à l'est, du royaume de Llangàs et, au nord et au nord-est, de celui de Guifort ; les autres limites étant protégées par la chaîne des Montagnes-Blanches, derrière laquelle les royaumes musulmans et chrétiens sont en lutte permanente.

PREMIÈRE PARTIE

1

AU CHÂTEAU

Aucune flamme n'anime les ombres sur les murs de la salle à manger du château. Voilà longtemps que le dîner est achevé, mais le fumet des viandes rôties, l'odeur de transpiration et la puanteur des torches de suif éteintes raréfient l'air. Deux chiens-loups sommeillent sous l'énorme table de bois. Aujourd'hui, le prince Jan et le baron de Cas ont dîné avec tant d'enthousiasme tout en parlant d'armes et de guerre que les animaux en ont profité pour se goinfrer à s'en crever la panse. À présent ils digèrent assoupis, mais l'oreille attentive au moindre bruit, il ne faudrait pas qu'une menace survienne soudain. Le prince Jan compte sur eux exclusivement pour cela, flairer le danger et l'en prévenir, car il ne s'intéresse pas à l'art de la chasse. Qui donc voudrait perdre son temps à poursuivre un chevreuil, alors que l'attend bientôt un trône ?… Le roi commence à se faire vieux.

D'habitude, les chiens dorment avec Monsieur, dans sa chambre. Leur maître est colérique et il les frappe là où ça fait le plus mal, mais il sait également se montrer aimable et, de temps en temps, il leur parle et les caresse, surtout quand il est seul et qu'il a un peu trop bu. Si, par-dessus le marché, il a le sexe chaud, il leur permet de grimper sur le lit et le leur donne à lécher avant de s'endormir à poings fermés. Mais aujourd'hui ce n'est pas le cas, Bran et Toc sommeillent sous la table, car le prince Jan est en train de copuler avec Mela, une servante qui la lui suce également, mais sait doser le rythme en attendant qu'il ait besoin de se sentir puissant et la chevauche ensuite sauvagement. Voilà pour quelle raison les animaux dorment loin de leur maître cette nuit, parce que Mela ne les supporte pas.

Dans l'autre aile du château, celle qui donne à l'ouest, le prince Ínian, lui, ne dort pas. Depuis plusieurs jours, d'étranges pressentiments troublent son repos. À l'image de Jan, il est beau et très robuste, mais il possède un caractère tout à fait différent : à la passion des hommes pour le pouvoir et le sexe, il associe son goût pour la musique, son intérêt pour les mathématiques et les études d'astrologie, chose peu commune parmi les notables de la cour. On dit que ses inclinations ont fait de lui le préféré de sa mère, la reine Bal, qui pressent chez son cadet une habileté particulière pour se mouvoir au sein des labyrinthes du pouvoir. La reine en a quelquefois parlé à son époux, prudemment, car le roi Ebrard est fort respectueux des traditions dynastiques et se dit émerveillé par les prédispositions guerrières du prince Jan. Ainsi, lorsque la reine Bal a insinué quelques réserves sur le choix d'un successeur aussi rustre que leur fils aîné, Ebrard, qui la juge incompétente en affaires sérieuses, lui a répondu que "vu les temps qui s'annoncent, un roi avec une main de fer sera plus utile qu'un autre s'intéressant uniquement à la façon dont se meuvent les astres".

Pas très loin de là, dans la résidence de la chapelle royale, la flamme d'une lampe à huile trônant sur la table profile la silhouette d'un curé en train de noircir un tas de parchemins. C'est le prêtre Orenç, qui semble absorbé dans la tâche routinière qu'il s'impose tous les soirs : noter les confidences faites par les fidèles pendant leur confession. Il la pratique depuis le jour où il a été titularisé à la chapelle royale et, avant de se coucher, il liste les nombreux péchés qu'il a absous tout au long de la journée. Il les note avec une calligraphie soignée, en respectant parfaitement les lignes. Dans la marge gauche, il détaille la nature des péchés agrémentée, si cela est nécessaire, d'un commentaire. Et il a prévu suffisamment de place, dans la marge droite, pour décrire en détail la pénitence qui lui correspond : le nombre de prières et de jeûnes, ou la quantité d'aumône infligée. Il prend bien soin de ne pas révéler le nom du pécheur ou de la pécheresse : le secret de la confession est chose sacrée. Mais, lorsque cela s'avère nécessaire, il ajoute une sorte de référence qu'il est le seul à comprendre et qui lui permet de se souvenir de l'identité de la personne en question. C'est son professeur, le vénérable évêque Arcadi, qui lui avait suggéré, au cours de ses études de

prêtrise, que ces notes finiraient par devenir plus tard un véritable trésor grâce auquel "Dieu t'éclairera si tu devais un jour avoir à t'en servir". Au début, consacrer du temps à archiver jusqu'aux plus infimes vétilles des fidèles lui semblait une tâche inutile, mais à mesure qu'il noircissait les parchemins, il comprit que ces péchés et ces noms constituaient un entrelacs de fautes, d'infractions et de révélations mettant peu à peu à nu les entrailles les plus secrètes de la communauté, le réseau des intérêts et des relations qui palpitaient à Magens. Il avait eu raison de suivre les préceptes de l'évêque Arcadi. Mais il faut avoir de la patience et s'y tenir, même lorsque ceux-ci peuvent sembler infructueux, comme à présent où il se souvient de Savin Dancés, qui a volé des fruits dans le verger du voisin, et d'Astier Ramasé qui s'est caressé de nombreuses fois le "machin", oui, c'est ainsi que les gens nomment les parties génitales par ici. Bien entendu, il faut être persévérant, patient… et extrêmement prudent. De sorte que, si d'aventure quelqu'un avait accès à ces documents, il ne pourrait en aucun cas identifier les intéressés : rompre le secret de la confession est puni d'excommunication.

Le prêtre Orenç est jeune. Il a presque deux ans de plus que le prince Jan et quatre que le prince Ínian. La condition qui a marqué sa vie, et dont tout le monde a eu vent dans le royaume, est sa qualité de fils bâtard d'Ebrard d'Albir, le roi de Magens. Cependant, s'il est vrai que le monarque ne l'a jamais reconnu comme légitime, il est tout aussi certain qu'il l'a toujours traité avec une exceptionnelle considération, jusqu'à lui octroyer la chaire de la chapelle royale, dotée de deux très riches prévôtés. Orenç lui en est fort reconnaissant. N'importe quel curé se serait fait arracher un bras pour conduire les affaires religieuses de la famille régnante. En raison de l'honneur, des privilèges et du statut singulier que confère une telle charge. Et parce qu'accompagner les actions spirituelles du roi a pour conséquence de guider également celles des nobles se bagarrant toujours pour confesser leurs péchés à la même oreille qui écoute ceux du monarque. Et c'est ainsi que, péché après péché, s'ouvre un éventail d'opportunités pour celui qui a le pouvoir de les absoudre. Oui, il écrit en se concentrant à nouveau : Domenja Pallà, une kyrielle de mauvaises pensées et de blasphèmes, cinq Ave et deux Pater…

Brusquement, il entend un cri. Lointain, mais qu'il trouve effroyable. Il lève la tête, regarde par la fenêtre, comme s'il s'attendait à une réponse ou à un nouveau hurlement… Mais seul lui parvient le silence. Il se lève, s'approche de l'embrasure. Par cette nuit sans lune, il ne distingue absolument rien, le noir n'a pas la moindre fissure. Il tend l'oreille au cas où quelque mouvement produirait un bruissement. Il regarde vers le fossé. Inutilement ; la nuit avale tout. Il vérifie le mur voisin du palais, imprécis dans l'obscurité, cependant on aperçoit de légères lueurs flottant dans l'air, à l'une des fenêtres. Le prêtre les observe un instant ; c'est la fenêtre de la chambre de la reine et la lumière qui s'intensifie indique que quelqu'un s'en approche. Au bout d'un moment, une flamme laisse furtivement apparaître un bras, qui se retire juste après. "La reine a dû entendre le cri, elle aussi, et, comme moi, regarde si elle voit quelque chose. Ce n'est probablement rien", se dit-il tandis qu'il retourne à sa table et trempe la plume dans l'encrier pour compléter le mot *pater* avec le mot *noster*. Oui, deux Notre Père pour Domenja Pallà.

Juste avant de se coucher, il descend fermer la porte de la résidence et demande à Plus, le sacristain, d'abaisser la clenche du loquet de la chapelle. Il a l'habitude de laisser les portes ouvertes jusqu'au moment d'aller se coucher, il ne faudrait pas qu'une âme égarée eût soudain besoin de se mettre à l'abri.

2

BRILHÈTA

Comme tous les matins depuis vingt-six mois, Brilhèta entre dans les appartements de la reine pour la réveiller. Elle n'a presque jamais à le faire, car la reine Bal dort peu et, avant qu'elle ne toque à la porte, celle-ci a déjà levé la clenche. Elle la reçoit avec un "bonjour, Bri", comme elle se plaît à l'appeler. Mais aujourd'hui la chambre est vide. Brilhèta se dit qu'elle a dû aller dormir dans la chambre de Monsieur. Elle sait qu'elle le fait souvent, lorsqu'il le lui demande ou qu'il est absent et qu'il fait une nuit étouffante, comme aujourd'hui. Un de ses murs est orienté au nord et elle est plus fraîche.

Tandis qu'elle défait le lit, ses narines détectent un parfum n'appartenant pas à la maîtresse, il est différent de ceux parmi lesquels elle furète sur la coiffeuse de Madame. Cependant il n'est pas nouveau, depuis qu'elle travaille pour la reine, elle le repère au moins une ou deux fois par semaine. En réalité, elle est fâchée de ne pas parvenir à y associer un nom, car remplir une mission d'une telle confiance offre le privilège de tout connaître de l'intimité des membres de la famille royale. Et cela se révèle parfois d'une grande utilité… ou carrément d'aucune, si l'on ne parvient pas à associer le parfum avec le corps de celui qui l'utilise. Voilà deux ans qu'elle assiste la reine et elle n'a jamais réussi à la surprendre dans son lit en compagnie de quelqu'un. Brilhèta est volontiers cancanière mais, si ç'avait été le cas, elle aurait su tenir sa langue, car elle connaît la différence entre indiscrétions et médisances. Sa mère, qui a été au service de la reine Bal pendant plus de vingt ans et n'ignore pas le dicton : "Qui ferme sa bouche sauve son cou", l'a éduquée en ce sens. Mais

on ne connaît aucun écart à Madame, et si elle en avait commis un, elle en aurait été jalouse, “contrairement à de nombreuses autres femmes de la cour, qui se seraient presque vantées de leur péché”. Brilhèta, qui a pris l’habitude de murmurer tout bas ses pensées, saisit le couvre-lit et se dirige vers la fenêtre pour le secouer. “En revanche, le roi…”

La fenêtre est large, de pierre ornementale, c’est une pratique habituelle pour la deuxième chambre la plus importante, au deuxième niveau. Brilhèta s’en approche et, saisissant le couvre-lit d’une seule main, jouant à s’en débarrasser, elle fait semblant de le jeter dans le vide. Le timide soleil commençant à poindre à l’horizon l’éblouit légèrement, réchauffe ses joues et cela la réjouit. On lui a toujours dit qu’elles étaient jolies. Le roi lui aussi en a fait le compliment. Puis elle effectue les gestes quotidiens pour secouer la poussière. Lorsqu’elle sent que le couvre-lit est complètement suspendu à l’extérieur, d’un mouvement brusque et énergique des bras, elle le fait ondoyer de haut en bas. Plus il ondoie rapidement, meilleur est le nettoyage. Brilhèta est jeune et considère son travail comme un passe-temps et une chance. Si la secousse est bien sèche et franche, elle peut réussir à obtenir trois ondulations tout le long de la parure, mais malgré de multiples tentatives, elle n’est jamais parvenue à en former une quatrième. Alors qu’elle s’applique à en vérifier le nombre, elle est surprise d’apercevoir dans le fossé, juste au pied du mur, un tissu vert pâle, un vert qu’elle identifie immédiatement. C’est la grande tunique de soie que porte Madame avant de passer sa chemise de nuit. “Elle a dû la suspendre à la fenêtre pour l’aérer et elle est tombée”, pense-t-elle en ajoutant tout de suite après : “Ce n’est pas elle qui va descendre la chercher, alors elle s’en moque.” Elle continue à secouer le couvre-lit, yeux fixés sur la tunique. Comme si celle-ci l’avait envoûtée, elle s’arrête soudain sur un détail inattendu. Elle regarde mieux. Le fossé est profond. Ses pupilles se rapprochent l’une de l’autre… À une extrémité de la tunique, Brilhèta distingue… oui… les doigts d’une main qui dépassent. Elle tremble soudain de tous ses membres. Ses yeux verts louchent carrément à présent, ils ressemblent à ceux d’un faucon. À un endroit, le tissu semble un peu plus sombre. Le fond du fossé est assez loin, mais elle a

l'impression de distinguer une tache rouge foncé et noir. Oui, c'est bien ça… Oui, sous la tunique, elle devine la chevelure de Madame, ensanglantée.

Un long hurlement déchire le silence.

3

LA VEILLÉE DE LA REINE BAL

Une triste torpeur règne au cœur de la chambre mortuaire. Murs de pierre, la pièce est sobre, aveugle, pas de fenêtre, pas d'ornements. Seul un ostensible crucifix est accroché au-dessus de l'unique porte étroitement surveillée ; il ne faudrait pas que les âmes des morts s'égarent, ou se laissent égarer, avant l'ultime traversée.

Dans un coin, à droite du catafalque, le prêtre Orenç est recueilli sur un prie-Dieu.

Tracassé, il ne quitte pas des yeux les traits de la défunte. Une question ne cesse pas de tourbillonner dans sa tête. Une question effroyable car, quelle qu'en soit la réponse, elle va faire trembler le château et tout le royaume de Magens sur ses fondations.

Hier soir, il a aperçu une main tenant une lanterne à la fenêtre de la chambre royale et à présent il s'en veut d'avoir supposé que c'était celle de la reine. Autrement, il aurait tenté de vérifier de qui elle était vraiment car, aperçue juste après avoir entendu le cri, elle ne pouvait appartenir qu'à l'assassin.

Orenç a beau réfléchir, il ne peut concevoir que la chute ait été accidentelle. "Tomber d'une fenêtre dont le rebord se hisse au-dessus de la taille d'une personne n'est possible que si quelqu'un vous pousse… Autrement, cela impliquerait une action volontaire et il faudrait admettre que la reine Bal a outrepassé la volonté de Dieu en s'ôtant la vie. Le bien le plus précieux qu'Il nous ait donné et qu'Il est seul à pouvoir nous ôter. Qu'elle a commis le sacrilège le plus abominable qui puisse exister, convoqué le plus maudit des mots : *suicide*."

Cette seule idée l'horrifie profondément car, si la rumeur d'un suicide venait à se répandre, cela entraînerait un effroyable

bouleversement au sein de la maison royale. La défunte serait excommuniée et immédiatement condamnée aux enfers. Son corps serait dénudé, ridiculisé, traîné face contre terre par un cheval, pour finir complètement démembré. Avant de l'ensevelir dans une terre non sacrée, on lui planterait un pieu dans le cœur et on écraserait sa tête à coups de pierre. Mais ce ne serait pas tout, et Orenç le sait parfaitement. Cela pourrait avoir des conséquences bien plus graves : les fruits de son ventre, Jan et Ínian, risqueraient de perdre leurs droits dynastiques et d'être frappés pour toujours de la plus cruelle ignominie.

Non. La volonté de cette mort ne vient pas d'elle, Orenç en est persuadé. Quelqu'un l'a poussée par la fenêtre, mais il sait aussi que les adversaires du roi ne se gêneront pas pour colporter des médisances. Il faut démontrer que c'est un assassinat, et au plus vite, sinon ce régicide risque d'entraîner une prompte période d'incertitudes et de vengeances.

Le prêtre a déjà pu éprouver ce danger lorsque le prince Jan, bien qu'il soit descendu parmi les premiers dans le fossé au moment de la découverte et qu'il ait demandé qu'on transportât le cadavre de la reine dans la chambre mortuaire pour préparer son catafalque, y est entré au milieu de la matinée en hurlant des jurons contre Jésus-Christ, contre les domestiques, contre les murs, sans égard ni le moindre respect pour le corps de sa défunte mère. Il ne s'est calmé qu'après avoir fixé Orenç dans les yeux et que, malgré les éclairs menaçants que lançaient ses pupilles, le prêtre a soutenu son regard. Il est convaincu que c'est l'unique ami en qui il peut avoir confiance et le seul qui puisse le conseiller convenablement, "surtout à présent qu'il est effrayé". Car en l'absence du roi et à sa demande, le prince héritier est responsable de la sécurité du château et de la ville fortifiée : il est temps à présent de mettre en œuvre son autorité naturelle et ses aptitudes à bien gouverner. Mais l'aîné craint que la mort de la reine ne le dévalorise devant son père et toute la cour. Voilà pourquoi le prince hurle à tous vents.

Les yeux de Jan encore fixés sur les siens, Orenç a tourné lentement la tête vers le corps gisant, convaincu que son ami va faire de même. Et, pour la première fois, le visage du prince a semblé ému en voyant les traits si fins de sa mère. Ce n'est pas

en vain qu'une multitude de femmes ont procédé à la toilette de la morte à l'aide d'eau et de vin. Elles ont ensuite pris soin de lui clore les paupières encore effrayées et sa bouche toute tordue, après lui avoir posé une pièce d'or sur la langue, comme l'exige la coutume. Elles lui ont également bouché les narines avec des boules de tissus et appliqué des onguents et de la poudre sur les plaies du visage afin de dissimuler sa panique et d'affiner son expression. Brilhèta a choisi le coupon de lin le plus blanc qu'elle ait pu trouver pour confectionner son linceul. On a ensuite cousu les bords du tissu tout autour du corps, sauf au niveau du cou, ainsi que le veut l'usage. Elle a une allure presque mystique.

Le temps de réciter deux Notre Père et le prince a brusquement fait demi-tour en direction de la porte. De dos au catafalque, il a demandé que personne ne pénètre dans la pièce avant l'arrivée du roi, et il a interdit d'engager des pleureuses pour veiller la défunte. "Seuls les gémissements et les pleurs des dames de la haute noblesse sont dignes de l'accompagner", a-t-il insisté, en passant sous le crucifix de la porte, tout comme il l'avait fait à son arrivée, un instant plus tôt, en gesticulant dans tous les sens et en proférant des jurons déplacés.

Orenç ne s'en émeut pas. Il sait qu'en présence d'un hypothétique assassin au château, le prince doit se montrer féroce, prêt à éradiquer n'importe quelle conspiration dissimulée derrière ce malheur, et disposé à maintenir l'ordre par-dessus tout et tout le monde.

Le prêtre sait également que le masque de colère de Jan cache un caractère noble, une sensibilité à fleur de peau qu'il tente de dissimuler, et qu'après avoir laissé libre cours à ses sentiments, il montera dans la chambre, se laissera choir sur le lit, caressera les chiens et, seulement ensuite, fondra en larmes du haut de ses vingt-trois ans de guerrier exalté.

4

JEUX D'ENFANTS À LA COUR

Son amitié avec Jan ne date pas d'hier, mais de l'époque où des vents mauvais soufflaient encore dans la maison des Albir. Le petit Orenç naquit trois mois après la répudiation de sa mère par le roi Ebrard. Ils étaient mariés depuis juste un an, mais le Saint-Siège promulgua la nullité du mariage et la reine Alaís de Cres fut détrônée et exilée à l'abbaye de Corn. Là-bas, malgré l'accueil affable des moines, rien ne pouvait la consoler d'un malheur qu'elle jugeait injuste. Puis, lorsqu'elle accoucha de son fils, le cours du temps acquit un tout autre sens. Bientôt des berceuses et les pleurs du petit Orenç, que les moines s'appliquaient à prolonger de leurs éclats de rire, commencèrent à résonner à l'intérieur du cloître de Corn. Mais la joie fut de courte durée. Alaís tomba gravement malade et ni l'infirmier de l'abbaye ni la guérisseuse qu'ils firent venir ne purent la sauver. La malheureuse mourut deux jours plus tard, assistée par les moines jusqu'à son dernier souffle. Les fils de saint Benoît se réunirent autour du cercueil pour décider que faire avec le petit Orenç et, tandis qu'un moine de très grande taille le berçait, l'abbé, vieux et d'une prestance honorable, proposa de l'adopter, si personne ne le réclamait au château. Mais cette bonne volonté fut inutile. Comme si l'on savait déjà qu'Alaís de Cres allait mourir, le monarque fit envoyer un chevalier accompagné de deux pages portant l'ordre royal de ramener l'enfant au palais.

De nombreux membres de la cour furent déconcertés par le roi qui avait pris en pitié le fils d'une épouse répudiée par une bulle papale. Et ils le furent bien plus encore lorsque le monarque décida que son bâtard vivrait dans les appartements du château,

chez la jeune veuve Renada qui le prendrait en nourrice. Cette bienveillance royale indiqua à toute la cour que le fils illégitime jouirait dorénavant des faveurs du souverain. On ne peut cependant pas dire que, pendant les années suivantes, le roi se soit excessivement occupé de lui, mais les gens proches du trône se souviennent que, lorsque le père croisait son fils, il le regardait du coin de l'œil, un sourire fier et tendre au coin des lèvres. Lorsque Orenç eut un peu plus de quatre ans, le couple royal, jugeant qu'il serait bon pour leur fils Jan de jouir de la compagnie d'un gamin un peu plus âgé que lui, le choisit pour devenir son ami. Il va sans dire que cette décision n'eut nul besoin d'être imposée. Le petit Jan l'adopta immédiatement. Il le réclamait sans cesse au palais et, quelques jours plus tard, il était devenu le compagnon indispensable. Lorsque l'aîné atteignit le même âge, ils entamèrent leurs études ensemble. Les matières choisies furent évidemment la lecture, l'écriture, le latin et la religion, et le roi demanda à l'évêque Esbill de lui indiquer le précepteur le plus compétent selon lui. C'est ainsi que la responsabilité de ces enseignements fut confiée au chanoine Cassian, le bibliothécaire de la cathédrale, très expérimenté en latin. Celui-ci leur donnait presque toujours les cours au palais, sauf lorsque quelque obligation le retenait à la cathédrale. Les enfants s'y rendaient alors après avoir passé le mur d'enceinte du château, chose qui leur était rigoureusement interdite en temps normal. Traverser le pont-levis et descendre la rue Major jusqu'à la place de la cathédrale, escortés par les deux pages, était pour eux une aventure prodigieuse, une fête des sens. Tout le long du trajet, ils s'émerveillaient de découvrir des choses tout à fait nouvelles : des cris, de mauvaises odeurs, des charrettes, des chevaux faméliques, des cochons fouillant la boue remplie de saletés et de pisse du bout de leur groin, des femmes s'égosillant pour vendre n'importe quoi… et bien d'autres bizarreries encore certainement exposées à leurs yeux, mais devant lesquelles les pages ne leur permettaient pas de s'arrêter. En atteignant la grand-place de la cathédrale, juste à l'angle, ils étaient toujours fascinés par les foyers d'une forge qui n'arrêtait pas de fumer, par l'engin étrange qui soufflait du vent et l'homme couvert de suie qui martelait des fers chauffés à blanc. Mais tout s'arrêtait là, car la forge indiquait qu'il fallait bien s'ajuster les bas et la tunique,

avant de traverser la place d'une allure digne et distinguée, puis gravir les marches jusqu'au parvis de la cathédrale. L'ennui commençait là, à l'intérieur de l'édifice religieux, par l'austère salut du chanoine Cassian dans la langue du vieil empire.

Jan n'était pas très courageux et n'avait guère le physique pour l'être. C'est Orenç qui se chargeait de le défendre lorsque quelque gamin sans vergogne oubliait qu'il était en train de s'en prendre au fils du roi. Le prince Jan ne prenait aucun plaisir à exercer ces cruautés qui troublaient les autres enfants : éventrer des grenouilles, couper les extrémités des lézards, arracher les ailes et les pattes des mouches, et une liste interminable de barbaries du même genre qui provoquaient chez lui indifférence ou répulsion. Lorsque venait l'heure de se prêter à ces épreuves, Orenç, plus audacieux, lui sauvait la mise en le remplaçant dans cette activité, comme s'il le représentait. La sensibilité excessive du prince s'exprimait dans les traits fins de son visage et la délicatesse de son corps qui, deux années plus tard, s'endormait déjà en écoutant les contes que choisissait sa mère et qu'Orenç lui lisait à haute voix. La vie des saints ou des héros antiques n'admettait pas le moindre bâillement et le petit bâtard s'efforçait de les réprimer pour emporter les faveurs de la reine Bal, qui acceptait si généreusement sa présence au château.

Ce genre de vie dura jusqu'aux sept ans du prince Jan, puis une tempête d'événements mit en pièces leur relation. Le jour même de l'anniversaire, en présence de tous les nobles réunis en cette occasion, Ebrard d'Albir annonça qu'il avait choisi le chef de son armée pour instruire son aîné dans l'art du combat. Au château, comme partout dans le royaume, sept ou huit ans était considéré comme le bon âge pour enseigner le maniement des armes aux enfants de la noblesse. Et tout le monde admit que le baron de Cas était le plus compétent pour remplir cette tâche. Pour clore cette séance du conseil, le monarque signala également qu'il envoyait son bâtard dans un des lieux les plus prestigieux au monde pour qu'il y entreprenne une carrière religieuse.

Pour les gamins, la décision du roi déclencha un séisme d'émotions, et les dernières heures qu'ils passèrent ensemble s'écoulèrent à une vitesse vertigineuse. Du haut de ses neuf ans, Orenç parvint à maîtriser sa conduite, mais le petit Jan, dans une dernière

tentative pour contrarier le destin, fondit en larmes et se montra inconsolable. Ce fut en vain. Le lendemain même, le roi et les deux princes prenaient congé d'Orenç au pied d'une voiture à quatre roues, avec une malle portant les armes des Albir, deux chevaliers pour escorte, un chanoine recommandé par l'évêque Esbill et le frère trésorier de l'abbaye de Corn. Lorsque l'attelage se mit en mouvement, les yeux d'Orenç gravèrent l'image de Jan dans sa mémoire. Lui-même, sans doute davantage que le prince, avait compris que les chemins qui divergeaient ne se croiseraient pas d'ici de nombreuses années. Ou peut-être jamais plus. Le sien menait à Rome.

Le prince Jan eut beaucoup de mal à s'adapter à la rudesse que lui imposait le baron de Cas. Son corps n'était pas habitué à l'effort et il trouvait épuisant ce qui pour les autres enfants semblait n'être qu'un jeu. Sans compter que, pour des raisons de sécurité, on le plaçait à part de l'ensemble des autres élèves, ce qui rendait son instruction encore plus ennuyeuse et déplaisante. Mais la lutte, la gymnastique et le temps modulèrent son corps tout maigre, au point qu'il se transforma en un magnifique athlète et devint un remarquable expert dans le maniement des armes de toute nature. À tel point que, au bout de quelques années, lors des premières escarmouches où sa vie fut mise en jeu, il acquit parmi les chevaliers un prestige qui alla bien au-delà de l'admiration due à l'héritier du trône.

C'est autour de ses dix-sept ans, alors qu'il était déjà devenu un homme, qu'un événement inconnu bouleversa du jour au lendemain son esprit. Sa férocité cessa d'être la simple garantie de sa survie pour devenir un instinct irrépressible, une soif intérieure qui le poussait à se montrer impitoyable, en toutes circonstances. Comme si tuer lui donnait satisfaction de quelque offense, il jouissait de se lancer dans les batailles, transformant les corps à corps en festins sanguinaires. Il acquit bientôt une réputation de témérité, d'audace… et d'inclémence envers les vaincus. Il devint grossier, renfrogné, crâneur, comme s'il était possédé par un esprit maléfique.

De son côté, Orenç fut admis comme novice à l'archibasilique Saint-Jean-de-Latran juste à côté du palais pontifical, grâce aux

faveurs du roi. Un privilège dont ne jouissaient que les personnes prédestinées à une carrière religieuse et qui lui permit de vivre parmi des enfants envoyés là depuis tout le continent, des fils de lignées royales, de la haute noblesse ou de prélats suffisamment puissants pour se permettre de convoiter un siège parmi les dignitaires de l'Église, à l'intention de leurs bâtards.

Rome ne possédait plus le pouvoir dont elle avait joui pendant son empire mais, grâce à la papauté, elle continuait à irradier ses lueurs au milieu de la pénombre terrestre. L'éclat de la foi, la lumière de la vérité révélée et la lumière du salut chassaient les ténèbres du monde, sous la conduite du pape. C'est là que se faisaient ou se défaisaient les couronnes, qu'on résolvait les affaires des puissants et que, de temps en temps, on voyait arriver un personnage illustre du royaume de Magens qui, entre autres impératifs, avait la royale mission de rendre visite à Orenç pour lui demander des nouvelles de sa santé et de ses études. Pendant ces entrevues, en plus de recevoir les conseils du roi par l'intermédiaire de son émissaire, Orenç prenait à son tour des nouvelles des gens de Magens.

Alors qu'il était à Rome depuis quatre ans, on lui apporta la mauvaise nouvelle que la veuve Renada, sa nourrice, était morte. Bien qu'il ne l'eût jamais considérée comme une mère, il entreprit de ressentir de la peine et s'efforça de la garder présente dans ses prières. C'est un peu plus tard, alors qu'il finissait ses études et était sur le point d'obtenir la tonsure, qu'un certain Alberg, comptable du royaume et notable fort bien considéré par l'Église et par la cour, lui révéla la détestable conduite du prince Jan. Il est cependant vrai qu'il le fit avec une extrême discrétion.

5

LE RETOUR

Orenç avait vingt ans lorsque le roi Ebrard le réclama à Magens. Et, tout le long de son interminable retour, il fut saisi par une double nostalgie. L'ancienne, qui le poussait à retourner à Magens ; et la nouvelle, qui prenait forme à mesure qu'il s'éloignait de Rome. Il avait du mal à laisser derrière lui ce centre du monde, où l'on pouvait caresser les limites du pouvoir, où, malgré la grossièreté des mœurs, on pouvait flairer la culture, et où, au bout du compte, le cynisme et la cruauté parvenaient à se parer d'une certaine finesse et solennité.

Par chance, à peine arrivé au château, le roi le reçut en tête à tête dans son palais avec d'authentiques égards, comme si sa venue avait été tout particulièrement attendue. Après les salutations affectueuses d'Ebrard, le prêtre dut répondre à chacune des nombreuses questions à propos de la vie à Rome et des hauts dignitaires de la curie que connaissait le roi. Tandis qu'il comblait sa curiosité, Orenç observait de quelle façon ces dernières douze années passées s'étaient mal réparties sur le corps du monarque. Il avait beaucoup grossi, son dos s'était voûté et ses mouvements étaient plus lourds. Seules sa taille et son attitude d'homme puissant conservaient une partie de son ancienne prestance.

Orenç profita d'un moment où la conversation commençait à se tarir pour lui remettre un message personnel du pape, que lui avait confié le cardinal et grand chambellan Bastolli, en mains propres. Il fut surpris de constater que le roi ne le lisait pas tout de suite, qu'une missive aussi importante ne méritait pas son attention immédiate et qu'il prenait le temps de s'excuser de

l'absence des princes partis à la chasse, ou d'insister sur le fait que tout avait été préparé afin que la famille royale assistât le lendemain à la prise de possession de sa charge à la chapelle royale.

Quelques instants plus tard, le page du roi en personne l'accompagnait à travers la place d'armes, un geste qu'il fallait interpréter comme de la haute considération. Il se sentit flatté. Les quelques craintes qui l'avaient assailli pendant le voyage s'étaient évanouies avec l'accueil que lui avait réservé le souverain. Un homme mal fagoté l'attendait sous le porche de la porte d'entrée de la chapelle. Il se présenta comme le sacristain qui le servirait par ordre du monarque. Ce fut à ce moment qu'Orenç pensa opportun de remercier le page et de lui demander son nom. "Blan, mon révérend, pour vous servir", répondit celui-ci. Puis il lui fit un baisemain et se retira. Encore sous le porche et avant de pénétrer dans l'église, le sacristain Plus lui indiqua une porte dérobée donnant sur les appartements de la chapelle royale. Orenç se laissait guider, comme s'il ne reconnaissait pas le moindre recoin de ces lieux qui avaient abrité, à l'époque, ses jeux innocents en compagnie de Jan.

La chapelle était comme il se la rappelait. Le blason des Albir apparaissait sur les frises et absolument tous les ornements. Il se sentit ému au moment de contempler une nouvelle fois le retable du maître-autel, polychromé de teintes vives. Il comprenait à présent ce que signifiaient les images qui, lorsqu'il était enfant, ne représentaient qu'un épais fouillis de silhouettes. Des peintures et des tapisseries évoquant des scènes de l'Évangile étaient accrochées aux murs du transept. L'abside latérale de droite était occupée par un grand tableau figurant le couronnement des Albir par Fulgence III, à Rome. Dans l'abside de gauche, on pouvait voir une selle placée sous la peinture d'un ange chassant Lucifer vers les flammes de l'enfer et un agenouilloir qui lui rappela la grande honte qui était la sienne lorsqu'il venait y confesser ses péchés. Les trônes depuis lesquels le roi Ebrard et la reine Bal assistaient aux cérémonies religieuses présidaient dans le chœur. La beauté de son souvenir ne fut pas démentie, mais Orenç fut surpris par le sentiment que l'espace avait rapetissé. Le fait d'avoir grandi de quatre empans depuis son départ lui avait bouleversé les proportions.

Contrairement au reste, l'aspect des appartements lui était inconnu. Ni lui ni Jan n'avaient jamais osé profaner la résidence du chanoine Tibotz, pas tant par respect envers le vieil homme qu'à cause de la méchanceté qu'il dégageait. À peine entré, il s'aperçut qu'on lui avait déjà apporté les trois malles contenant ses affaires. Comme il n'avait besoin de rien d'autre, il congédia le sacristain en lui tendant le bras pour recevoir son baisemain. Il était épuisé par le voyage et la vision du lit, dans un angle de la chambre, lui sembla être une tentation presque similaire à un péché. Il aurait préféré défaire les malles pour ranger ses vêtements et les documents amassés à Rome, mais il s'allongea sur le lit et réussit tout juste à finir la prière qu'il avait commencé à réciter.

6

DE DIFFICILES RETROUVAILLES

Le lendemain, nobles, notables et religieux de la ville avaient envahi la Royale, c'était ainsi que les plébéiens et les plébéiennes surnommaient la chapelle royale. L'endroit était plein comme un œuf, chacun voulait honorer ce jeune homme, bâtard du roi, de retour de Rome pour prendre des fonctions aussi importantes. Lorsque Plus, le sacristain, annonça que la famille royale approchait, Orenç et l'évêque Esbill vinrent se placer devant l'autel pour rendre leur réception plus solennelle. Ils étaient assistés de quatre chanoines de la cathédrale : deux d'entre eux secouaient un encensoir de chaque côté, un autre tenait la crosse argentée et le dernier présentait les documents signés par le monarque et Esbill lui-même, comportant la nomination du nouveau titulaire. Bientôt le page du souverain apparut qui, après avoir frappé trois coups sur le battant de la porte à l'aide du bourdon royal, annonça à haute voix :

— Sa Majesté Ebrard d'Albir et la famille royale !

Il est clair que le prêtre Orenç était quelque peu troublé et aussi que la clarté qui pénétrait par la grande porte laissait la famille royale à contre-jour, mais il s'étonna qu'il lui fût si difficile de reconnaître l'arrogant guerrier qui s'avançait juste derrière le couple royal, à la place que seul pouvait occuper le prince héritier, son ami Jan. Orenç persistait en secret à mettre en doute la férocité qu'on lui avait décrite, mais son air indifférent, son attitude méprisante envers les gens qui s'inclinaient à son passage et surtout l'absence du moindre regard affectueux envers lui, pendant son trajet, l'amenèrent à penser que les mauvais présages finiraient par s'accomplir. En revanche, Orenç reçut un

sourire bienveillant de la part des monarques, du prince Ínian et, tout particulièrement, d'un homme portant l'habit religieux, l'abbé et comte de Corn, qui, avec les trois autres comtes du royaume, occupait un rang privilégié à Magens.

Lorsque l'office religieux s'acheva, les doutes envers le prince Jan se confirmèrent. La famille royale et les notables de Magens montèrent au chœur pour le féliciter, tandis que l'héritier ne fit même pas mine de s'approcher. Tout en s'efforçant de répondre aux personnalités qui le saluaient, Orenç décida de ne pas se laisser gagner par la nostalgie, d'accepter la perte de son ami et de se préparer à affronter cette férocité dont on lui avait tant parlé.

Longtemps après, le prêtre était en train de ranger les lieux. Il avait demandé au sacristain de le laisser seul. Il voulait jouir en toute intimité de la chapelle qu'on venait de lui confier, se fondre dans ce lieu où il allait appliquer les enseignements qu'il avait reçus. Toutes ces études, toute cette solitude, tous ces renoncements et toutes ces heures de pratique du cérémonial pour avoir le droit de représenter dignement Dieu prenaient à présent et dans ce lieu enfin leur sens.

Soudain, quelqu'un ouvrit grand et bruyamment les portes de la chapelle royale. Surpris, Orenç, qui se trouvait tout près de l'autel, se retourna et distingua la silhouette du prince Jan, dans l'encadrement. Il était accompagné de deux chiens. Il ne bougea pas. La présence de ces animaux à l'intérieur de l'église était un sacrilège aux yeux de Dieu. Et le prêtre eut l'intuition que ça l'était également aux yeux du prince et que c'était précisément pour cette raison qu'il le faisait. Immédiatement, les chiens montrèrent leurs crocs jaunâtres et commencèrent à aboyer d'un air menaçant. Puis ils s'élancèrent brusquement dans sa direction. Immobile, le prêtre pensa que ces fauves allaient le tuer. Il ne devina aucune intention de les arrêter sur le visage du prince. Enragés et hurlant, ils traversaient déjà le transept. Comprenant que toute tentative de fuite serait inutile, Orenç ouvrit grand les bras, presque cérémonieusement, offrant ses mains à la gueule de ces monstrueux sacrilèges. Les chiens les prirent entre leurs dents, mais sans les mordre. Bien au contraire, ils lui léchèrent les doigts et devinrent aussi calmes que des agneaux. Le prince Jan regardait cette scène avec indifférence, puis il décida soudain

de se diriger vers le chœur. Il s'arrêta devant Orenç, provocateur, puissant, beau, regard intense mais sans expression. Plusieurs instants d'étrange densité se succédèrent. Le prêtre continua à le fixer fermement dans les yeux, certainement parce que le calme soudain des animaux lui fit penser que Dieu le protégeait.

Et le prince Jan le serra dans ses bras. Fort, très fort. Puis, se penchant à son oreille, d'une voix douce, lui exprima une longue bienvenue prolongée d'un récit de souvenirs avec un ton devenant de plus en plus mélancolique. Peu à peu, écoutant se succéder sans lui poser la moindre question les souvenirs les uns après les autres, dans un monologue passionné, comme si Jan avait attendu tout ce temps son retour, la tension du prêtre se relâcha. Orenç se rendit alors compte qu'il était en train d'assister à une sorte de guérison ou de catharsis. Ou peut-être de miracle. Il comprenait à présent pourquoi ses professeurs romains assuraient que le pouvoir du Tout-Puissant s'exerce à long terme, alors que celui des armes choisit le trajet le plus bref. Dieu soit loué.

Lorsque le moment de prendre congé fut arrivé, Jan lui dit :

— Très bien, Orenç, puisque tu es à présent le chanoine de la chapelle royale, accepterais-tu d'être également mon confesseur ?

— Avec plaisir, Jan. Tu m'as accepté comme frère et en réalité cela m'a protégé. Désormais, c'est mon tour de prendre soin de ton âme et de la protéger.

Le prince avait l'air ravi.

— Mais sauras-tu garder mes secrets ? Les secrets du prince d'une cour pleine de loups ?

— Conserver le secret de la confession est un ordre de Dieu, et mon amitié envers toi sera aussi forte que ce commandement.

Le bruit de l'entrée fracassante du prince et de ses chiens dans la Royale courut jusqu'au palais et la reine fut la première à se rendre à la chapelle afin de présenter des excuses à Orenç pour le comportement de son aîné. Ínian, qui avait déjà fait preuve d'une conduite exquise pendant la cérémonie, voulut également lui dire combien il était désolé de la conduite de son frère. Mais, tout en acceptant leurs regrets, Orenç conserva au fond de lui une certitude : son seul ami parmi eux serait toujours le prince Jan.

7

LES PLEURS D'ÍNIAN

Il est difficile de mesurer le temps qui passe dans la chambre mortuaire, car celle-ci est dépourvue de fenêtre et elle est constamment plongée dans le noir. Lorsque les dames de la noblesse ont décidé de se retirer en essuyant quelques larmes, il n'est plus resté que la veuve de Ram et la baronne de Cas, très proches de la famille royale. Dans un coin de la pièce, Brilhèta pense que le manque de pleureuses payées pour cela a terni la veillée. Et elle a bien raison. Les dames de la cour sont trop raffinées pour pousser des hurlements déchirants, feindre des plaintes irrépressibles et se déclencher des spasmes effrayants… toutes ces tâches d'ordinaire réservées aux femmes du peuple. Bien que cette tradition païenne contrarie l'Église, Orenç a pris le parti du prince Jan et a confirmé que "seules les larmes des dames les plus nobles peuvent glorifier la mort d'une souveraine". Il va sans dire que si la baronne de Cas ne s'était pas laissé aller à pousser des sanglots suffisamment délibérés et bruyants, peut-être qu'aucune d'elles ne se serait prêtée à l'exercice.

Le prêtre s'est fait apporter plusieurs cierges de la Royale et les a placés à certains endroits stratégiques afin de conférer de la solennité à l'espace et pour soigner le tamisage de la lumière. Lorsqu'ils sont enfin tous allumés, il annonce qu'il veut rester seul et, en insistant sur ce dernier mot, il explique : "Pour veiller et protéger le corps de la reine de toute intervention démoniaque." La veuve de Ram, la baronne de Cas et Brilhèta sortent, pour obéir au prêtre et aussi parce qu'il est bien connu que, juste après le trépas, l'âme s'efforce de quitter le corps inerte, risquant ainsi de s'égarer parmi les ténèbres d'un monde qui